Bénédicte Sylvain

Une grande fratrie

Enfants d'italiens

Témoignage recueilli en 2016 par Bénédicte Sylvain, dans le cadre du projet enfants d'italiens.

Une famille unie

De l'union de mon grandpère Felice Antonio Marotta et de ma grandmère Maria Marotta sont nés huit enfants : Pasquale, Giuseppe, Pia, Gino, Elvira, Elena, Flora (ma mère) et Claudio (le seul à être né en France). Mon grandpère, Felice, et ses deux fils aînés travaillaient à la cimenterie située à côté de leur village, Montecalvo Irpino dans la province de L'Avellino non loin de Naples. Pia l'aînée des filles, a accepté de nous partager ses souvenirs parfois douloureux de leur vie passée en Italie et de leur arrivée en France. Pia arrêta l'école à 12 ans pour devenir apprentie couturière. « Ça aurait pu fonctionner, me ditelle, si je n'avais pas autant manqué l'école pour aider ta grandmère à élever les enfants. J'aidais ta grandmère dans les tâches ménagères et je m'occupais des plus petits. Moi si tu veux mon enfance je l'ai passée à m'occuper de tout le monde. Lorsque j'étais encore à l'école, la maîtresse est venue voir ma mère un jour en lui disant qu'elle devait me laisser aller en classe, ça a mis ta grandmère dans une colère qui a duré plusieurs jours. Je n'ai également pas pu finir ma formation de couturière correctement. Il faut aussi que tu saches que là où nous habitions c'est loin de ce qu'on connaît aujourd'hui : on vivait dans une sorte de maisonnette rudimentaire, nous avions une pièce qui faisait cuisine et chambre pour les enfants et une autre petite chambre pour les parents. Pas d'eau courante et pas d'électricité. L'eau on allait la chercher à la fontaine avec des seaux et on faisait la lessive au lavoir du village. On avait un poêle à bois autour duquel on s'asseyait tous en rond pendant les repas. En tout cas nous étions bien entourés, il y avait toute notre famille, les grandsparents (excepté le grandpère maternel qui était parti aux ÉtatsUnis), les tantes, les cousins etc. et les jours où nous allions faire chauffer les grosses miches de pain au four communal étaient toujours des moments très festifs. Mais bon, comme on ne connaissait rien d'autre on ne savait pas ce qu'on

manquait, on était bien, on était tous ensemble et ça suffisait. »

Ma tante n'aime pas parler de cette périodelà car le plus souvent les autres ont du mal à la croire, il est vrai que cela fait penser aux conditions de vie du siècle dernier, pourtant ils ont réellement vécu dans ces conditions. Cependant, cette période quelque peu difficile, ma tante se la remémore avec sourire et émotion, elle s'y représente ses amis d'enfance, sa vie sociale, ses habitudes. Pour elle, malgré les conditions rudimentaires, son enfance s'arrête à partir du moment où ils sont arrivés en France.

Le travail c'est la santé

Un jour la cimenterie de nuit ferma ses portes pour toujours et mit au chômage bon nombre d'hommes, dont mon grandpère, et ses fils aînés. Le frère de mon grandpère, lui, avait déjà émigré en France avec sa femme. Lorsqu'il envoyait des courriers, il leur faisait part de la forte demande de main d'œuvre dans la région des HautesAlpes. Mon grandpère décida donc de le rejoindre, d'abord seul, pour trouver un travail et un logement. En effet, une crue avait détruit les ponts notamment là où sont arrivés mes grandsparents avec leurs enfants en 1965. Il y avait donc un besoin de reconstruction important, les ponts, les routes etc… De plus, c'était à l'époque un endroit où les infrastructures ne répondaient plus suffisamment aux besoins de la population grandissante, il fallait donc les développer, les créer. Felice Marotta s'est retrouvé dans ce village, Guillestre, où mes parents et moi nous vivons toujours, ainsi que ma tante Pia. Cependant, l'unité de la famille fut rompue car ils sont arrivés séparément et à des dates différentes. Mon grandpère, le premier, a d'abord travaillé en tant que maçon, et cherché un logement pour faire venir le reste de la famille. Ce sont ensuite Giuseppe à l'âge de 17 ans et Pia à l'âge de 14 ans qui sont venus le rejoindre. Giuseppe a alors pu bénéficier d'une formation en menuiserie/ébénisterie, une formation dont il n'aurait jamais vu la couleur en Italie m'explique ma tante. Ce fut au tour de Pasquale et Gino de les rejoindre, où eux aussi purent se former en maçonnerie et en plomberie/électricité. Ces hommes furent considérés comme de très bons ouvriers et étaient appréciés de leurs patrons « qui étaient bien contents de les payer une misère » rajoute ma tante. Quant à elle, son quotidien ressemblait à celui d'une femme au foyer, elle se chargeait de toutes les tâches ménagères de ce nouveau foyer, assumant le rôle de mère pour ces hommes, ma grandmère étant restée en Italie avec les autres enfants. Elle me dit avoir vécu un vrai déracinement à cause de

cela : « arriver avec mes frères et mon père et s'occuper d'eux comme l'aurait fait notre mère, ce n'était pas très réjouissant, je manquais vraiment de présence féminine, je dirais même que le climat était assez froid. Je regrette toujours de ne pas avoir eu d'enfance ». Pendant cette période plutôt mouvementée, mon grandpère et cette partielà de la fratrie retournaient souvent en Italie voir ma grandmère et les autres. Au bout de quelques temps, tout fut finalement prêt pour leur arrivée et ils les rejoignirent en mai 1965. Ma mère, alors âgée de 3 ans, ne se souvient pas très bien de sa vie en Italie ou du voyage en question. C'est pourquoi j'ai fait appel à ma tante, ce qui a mis en évidence le fait qu'au sein d'une même famille, les vécus et les points du vue sont souvent très différents. Ma tante en racontant ce voyage, vécu plutôt comme un exil, me parle de la première impression qu'elle a eue de la région des HautesAlpes après avoir passé le col de Montgenèvre. « C'était pour moi un environnement menaçant, des montagnes sombres et immenses qui contrastaient vraiment avec les collines que j'avais connues. Nous avions passé vingtquatre heures dans le train depuis Naples jusqu'à Oulx, puis nous avions pris un taxi de Oulx jusqu'à Guillestre, nous étions très fatigués ». Ma tante n'avait pas d'apriori particuliers sur la France, elle ne savait pas vraiment à quoi s'attendre et ne connaissait pas du tout ce pays avant de s'y installer. « L'Amérique, me ditelle, par contre j'en rêvais. Je me souviens des colis que l'ont recevaient quand j'étais petite de mon grandpère maternel qui était parti travailler aux ÉtatsUnis. Des belles robes, des bonbons, des jouets, des photos, l'Amérique représentait pour moi l'abondance et la facilité, ça avait l'air incroyable ».

Une communauté de constructeurs

Ma famille avait rejoint d'autres personnes de la famille et avait fait venir d'autres personnes du village, et d'autres personnes encore des alentours de leur village d'origine. De fil en aiguille, un vrai réseau d'Italiens composé d'une dizaine de familles était arrivé à Guillestre. Cela constituait un vrai réconfort dans la mesure où ils pouvaient compter les uns sur les autres. Lorsque j'énonce le problème du racisme et des stéréotypes, notamment ceux qui devaient être bien implantés dans la conscience collective à l'époque (comme « les Italiens sont des voleurs »), voici ce que me répond ma tante : « On était une communauté de constructeurs, certainement pas de voleurs, le travail qu'on faisait personne n'en voulait et quand bien même il n'y avait pas assez de monde pour répondre à la demande, alors "voleur", je ne vois pas de quoi. Ce qu'on entendait beaucoup aussi comme stéréotype c'était : "les Italiens sont nés avec une truelle à la main". C'est vrai que la plupart étaient maçons ou menuisiers. Mais après tout, on a aidé à construire le coin, c'était une chance pour la région, il n'y avait que des fermes ici avant. Mais dans l'ensemble je n'ai pas vraiment souffert de racisme, j'imagine que les gens parlaient de nous, mais ils ne nous disaient rien de méchant en face. Moi je me suis faite rapidement une place, je me suis adaptée et ils m'ont aussi acceptée comme j'étais. Je faisais parfois l'objet de moqueries sans grande importance comme l'odeur de la cuisine italienne, ou le fait d'être une famille nombreuse ».

Pour ma mère qui a quitté l'Italie très jeune, ce fut une bonne expérience car en Italie ils n'avaient rien, et en France ils ont pu améliorer leurs conditions de vie, si c'était à refaire elle le referait certainement. C'est comme si pour elle l'Italie n'avait jamais été son pays, elle ne se sent pas émigrée, ayant appris tout de suite le français et s'étant bien intégrée. Pourtant elle parlait italien avec sa mère, enfin une sorte de napolitain. Je pense que la

pression que mettait ma grandmère sur les enfants plus jeunes pour qu'ils soient bons à l'école, qu'ils ne se fassent pas remarquer, qu'ils soient un vrai modèle de vertu et qu'ils s'intègrent bien, afin de ne laisser aucune chance au racisme de les atteindre, fait que ma mère a peu à peu « oubliée » ses origines. Ma mère n'a jamais connu de racisme me ditelle, sauf une fois : « quand j'étais en primaire, je devais passer en CM1 mais la classe allait être surchargée donc ils ont fait redoubler trois élèves émigrés italiens. J'avais 12,5 de moyenne et je devais redoubler. Ils avaient laissé la priorité à des enfants français, dont un qui était mon voisin à l'époque et qui avait de très mauvais résultats. Ta grandmère ne pouvait pas protester, elle ne comprenait pas les papiers à remplir pour contester la décision, et n'avait pas envie de se faire remarquer. J'ai donc redoublé ».

Ma tante, elle, s'est sentie comme arrachée à sa terre natale. Elle avait 14 ans quand elle est arrivée en France et dit avoir subi la décision de ses parents. Si c'était à refaire, me dit-elle, elle ne le referait pas. Elle a dû quitter tous ses amis, l'environnement qui lui était familier et ses grandsparents qu'elle affectionnait beaucoup. Son grandpère paternel est mort de chagrin après avoir vu partir en France tous ses petitsenfants. Elle dit ne jamais avoir renoué d'amitié aussi forte que ce qu'elle avait en Italie. Les premières années elle écrivait beaucoup à ses grandsparents et ses amis et retournait une fois par an avec ma grandmère à Montecalvo. C'est également très difficile pour ceux qui restent en Italie me ditelle, voir partir les autres au fur et à mesure et se sentir abandonné sont des sentiments très dur. Pour ce qui est de l'intégration, elle n'est jamais allée à l'école en France et a dû apprendre le français sur le tas, trouver un travail seule, faire ses papiers seule, s'intégrer seule, et se faire des amis seule. Heureusement que c'est une personne très joviale et sociable par nature, ces qualités lui ont permis de se faire une place rapidement. Cette expérience lui a appris la débrouillardise, même si elle l'était déjà en Italie du fait d'avoir appris à être

responsable très jeune. Elle pense que s'ils étaient restés en Italie, leurs conditions de vie se seraient améliorées aussi, ça aurait peutêtre pris plus de temps mais ça aurait bien fini par arriver. Ma tante est restée très proche de sa culture d'origine. Je crois bien qu'elle et son frère Giuseppe sont les seuls à pratiquer encore l'italien, à retourner en Italie, se documenter en italien, regarder la TV italienne et lire des journaux italiens. Avant son décès, mon oncle Pasquale, l'aîné, parlait encore italien.

De vrais Guillestrins

Ma mère se souvient que les assistantes sociales les avaient beaucoup aidés quand ils sont arrivés, pour les papiers, et on leur avait donné des vêtements, des affaires scolaires. Ma tante me dit qu'en revanche, ma grandmère trouvait les assistantes sociales très intrusives, que même si leur aide avait été utile ils étaient surveillés de près, ce qui la gênait beaucoup car elle n'aimait pas attirer les regards et surtout elle n'était pas habituée à ce genre d'aide sociale. Quelques années après cette arrivée massive d'Italiens, le consulat d'Italie venait même à Guillestre voir cette communauté. Plus tard lorsque ma mère était en primaire, un professeur d'italien du collège venait donner des cours du soir en italien aux enfants des émigrés qui étaient arrivés très jeunes et qui avaient tout de suite appris le français (comme elle) afin qu'ils ne perdent pas leur langue d'origine. Ce qu'il trouvait très dommage. Ce que moi je trouve dommage c'est que mes oncles et tantes ainsi que ma mère n'aient pas conservé leur double nationalité. Ma tante me dit qu'à l'époque ils ne savaient pas que c'était possible. Ils étaient donc tous italiens jusqu'à leur mariage respectif où ils sont devenus français, hormis mes grandsparents qui eux ont toujours été italiens. Par conséquent, ils devaient faire des cartes de séjour à renouveler tous les cinq ou six ans qui faisaient office de pièces d'identités pour pouvoir travailler en France. Aujourd'hui, ce qu'il reste de la vie italienne dans mon village c'est une association nommée Les Amis de Torre Pellice constituée après le jumelage de Guillestre avec Torre Pellice il y a soixante ans. Les adhérents se réunissent régulièrement et organisent des événements, des repas, des échanges francoitaliens (voici un petit lien pour plus d'in formation: http://www.villeguillestre.fr/page.asp?asp=jumelage) Je croise encore les amis de ma grandmère qui m'ont connue enfant et dont j'ai le souvenir encore net, autour du café en train de se raconter les dernières nouvelles du voisinage en italien, tout

en mangeant des Amaretti (dont je raffolais d'ailleurs). Ces vieilles dames me parlent de ma grandmère et de leur époque à chaque fois que je les croise et on finit toujours les larmes aux yeux. La communauté d'Italiens est encore présente, ou plutôt ce qu'on appellerait la seconde génération, mais cela ne se remarque pas, sans les connaître on ne sait pas qu'ils sont italiens.

Je regrette de ne pas avoir demandé plus tôt toutes ces choses sur ma famille et son histoire, je regrette d'avoir attendu qu'on me le demande pour un devoir. Certes je connaissais déjà dans les grandes lignes l'histoire de ma famille mais ce que j'ai appris sur la vie de ma tante, de mes grandsparents, sur mon grandpère que je n'ai jamais eu la chance de connaître, m'ont émue et touchée. J'ai eu l'occasion d'entendre beaucoup de récits sur mon grandpère envoyé sous l'État fasciste combattre en Russie alors qu'il était fraîchement marié. Il y a vécu d'atroces choses pour finalement déserter et rentrer en Italie où ma grandmère le cacha un long moment. Le père de ma grandmère, lui, avait émigré aux ÉtatsUnis et je ne l'ai appris que durant cette entrevue. Ce sont des informations que je dois encore éclaircir avec ma tante, ma mère n'en ayant que vaguement entendu parler. J'ai eu l'impression de ne pas appartenir à la même famille tant l'image que je m'en étais faite en grandissant était différente de ce que j'ai appris lors de ce travail. J'en suis ressortie enrichie et quelque part plus complète et cela semble avoir été également bénéfique à ma tante qui était très touchée que quelqu'un s'intéresse à son histoire. Je pense avec un peu de recul que mon choix de faire des études d'italien, outre le fait que cela me plaise, est avant tout un désir de trouver des réponses sur qui je suis et d'où je viens, sur ce que ma mère et ma famille en général ont vécu. Ma mère ne me parle jamais de tout cela et n'a jamais essayé de nous transmettre cette culture car elle n'a elle même jamais essayé de la conserver dans son être. Je regrette de ne pas avoir posé plus de questions à ma grandmère avant son décès et de ne pas avoir partagé plus d'instants avec mes oncles

et tantes pour en apprendre plus sur leur vécu. Je compte bien y remédier et j'espère pouvoir compter sur leur collaboration.

Photographies de famille

2 FOTOGRAFIA DEL TITOLARE

NB. - La fotografia dev'essere sempre contrassegnata col bollo dell'Autorità circondariale di P. S.

La presente copertina costa CENTESIMI VENTI e, salvo la rinnovazione annuale delle singole licenze che contiene, è valida per cinque anni.

Le père de ma grandmère, parti aux ÉtatsUnis